

vraient être connus non seulement du Gouvernement britannique et du Gouvernement américain, mais ils devraient aussi être connus du peuple britannique et du peuple américain. Une certaine catégorie de gens, dans notre pays, semblent limiter leur effort de guerre à la critique. La première chose qu'ils critiquent, c'est la province de Québec. Ils critiquent l'expédition de Hong-Kong,—mais que seraient ces critiques si le Gouvernement avait refusé d'y envoyer des troupes. Ensuite, on critique l'Amirauté au sujet des torpillages du Saint-Laurent. On va même jusqu'à vanter l'adresse et le courage de l'ennemi. Vous rencontrez même des gens dans la rue qui louangent les exploits de nos adversaires. On critique la France, notre pauvre France, et on oublie déjà qu'en 1917 c'est elle qui était le bouclier de la civilisation. Mais lisez donc nos journaux, tous les journaux du Dominion. Vous y trouverez rarement un article pour condamner les cruautés de l'Allemagne et ses violations des traités. Il semble évident que l'on s'efforce davantage à embarrasser le Gouvernement, qu'à faire une guerre totale.

Le Canada a fait sa part dans la présente guerre, et toutes les provinces ont droit à des félicitations. Québec a fait sa large part, et il l'a faite généreusement. Québec désire ardemment le succès des armées alliées. Québec est contre la conscription pour outremer, parce que Québec n'a qu'une patrie: c'est le Canada. Les liens du sang qui nous rattachaient à l'Europe sont presque disparus; il ne nous reste plus que le lien britannique qui nous unit tous. Après la bataille des Plaines d'Abraham, il restait au pays 60,000 Français. Nos ancêtres étaient tellement pauvres qu'ils n'avaient seulement pas l'argent requis pour retourner en France. Ils se sont armés de courage, ils se sont liés autour de nos missionnaires, et ont défriché les belles terres que vous voyez maintenant sur les bords du Saint-Laurent. Au cours de la guerre de 1914-1918, nous avons été bien représentés parmi les 60,000 Canadiens qui dorment aujourd'hui leur dernier sommeil dans les champs de bataille européens. Cependant, cette population de 60,000 est devenue une population de 5,000,000, dont 2,000,000 se sont expatriés aux Etats-Unis.

Il est facile de voir pourquoi nous aimons tant le Canada qui a été si généreux pour nous. Quand les autres races de ce pays—et elles sont nombreuses—auront connu le Canada comme nous le connaissons, quand elles auront aimé le Canada comme nous l'aimons, elles penseront comme nous: que le Canada est la seule patrie où l'on veut vivre et mourir. Quand ce sentiment de patriotisme fleurira dans ce pays, d'un océan à l'autre, nous

n'aurons plus à discuter ici de questions de race ou de religion, parce que toutes les difficultés auront été aplanies, et nous serons prêts à marcher la main dans la main pour développer le plus beau pays du monde, notre pays: le Canada.

L'honorable ARISTIDE BLAIS: Honorables sénateurs, je tiens tout d'abord à féliciter l'honorable représentant de Wellington (l'honorable M. Howard) pour son beau discours et le remercier des bons sentiments qu'il a manifestés envers mes compatriotes du Québec. Je sais que ses compliments n'étaient pas platoniques et qu'ils étaient l'expression sincère de sa bonne volonté. Comment mon honorable ami pourrait-il être autrement disposé? C'est un homme bienveillant; il parle notre langue qu'il a apprise, tout jeune garçon, par un contact journalier avec des Canadiens français et il a appris à les aimer à cause de leurs dispositions amicales, de leur tolérance et de leur fidélité aux traditions. Je suis sûr que mes compatriotes, avec lesquels il est partout à l'aise, ont à son égard les mêmes sentiments.

Je dirai, honorables sénateurs, que mon expérience a été analogue à celle de mon honorable ami. J'ai eu l'avantage de vivre à Edmonton depuis quarante-deux ans. Lors de mon arrivée en cette ville, en 1901, mes compatriotes de langue anglaise m'ont fait très bon accueil. La population canadienne-française y était alors très peu nombreuse et j'ai bien vite commencé à exercer ma profession parmi mes concitoyens anglais. A mon grand regret, je pouvais alors difficilement parler anglais, mais j'en savais assez de cette langue pour apprécier leur hospitalité et leurs grandes qualités d'esprit et de cœur. J'ai beaucoup appris d'eux sous divers rapports, mais j'ai d'abord appris à les aimer. Aujourd'hui, je compte parmi les citoyens de langue anglaise plusieurs de mes meilleurs amis avec qui je puis discuter en toute franchise les problèmes du Canada. J'ai toujours vécu en harmonie avec eux sans avoir à renier aucun des principes qui sont à la base de notre foi et de nos traditions. Je songe souvent que si la plupart de mes compatriotes du Québec avaient la même chance que moi, une bien meilleure entente régnerait parmi nous.

Qu'est-ce qui nous divise? C'est l'absence d'un moyen commun d'échange: la langue. C'est pourquoi j'ai toujours préconisé et même réclamé l'enseignement obligatoire de la langue et de la littérature anglaises dans nos universités, en ce qui concerne surtout ceux qui doivent être un jour nos chefs. J'estime que si nous nous connaissions mieux, tous les obstacles disparaîtraient vite. Nous pourrions profiter énormément d'une connaissance de nos cultures respectives. Une estime mutuelle conjugueraient deux grandes forces qui, agissant